



SALLE FAVART

La Chauve-Souris



« La Chauve-Souris » salle Favart : Kangmin Justin Kim (Prince Orlofsky), Jodie Devos (Ida), Franck Leguérinel (Frank), Stéphane Degout (Gabriel von Eisenstein), Sabine Devieille (Adele) (photo Pierre Grosbois)

L'Opéra-Comique a eu la bonne idée de programmer *La Chauve-Souris* de Johann Strauss pour les fêtes. *La Chauve-Souris* est l'opérette la plus jouée dans le monde. Elle est même devenue à Vienne par exemple un incontournable des réveillons. En France, elle est, en plus de l'Opéra Comique, donnée cette année en même temps à l'Opéra de Tours, bien sûr dans une autre production (voir notre article).

Edition

Dans notre pays, le public a le plus souvent assisté à *La Chauve-Souris* dans la version de Paul Ferrier, version française tardive, puisqu'elle date de 1904 alors que la création de l'ouvrage à Vienne a eu lieu en 1874, trois décennies plus tôt.

Le metteur en scène Ivan Alexandre a souhaité revenir à la version d'origine tout en montant l'ouvrage dans notre langue, ce qui l'a amené à demander une nouvelle adaptation à Pascal Paul-Harang. Ce dernier a réalisé un travail remarquable de traduction et d'adaptation fidèle autant que faire se pouvait à l'œuvre originale.

Rappelons que pour être fidèle à l'œuvre de Strauss et de ses librettistes, il est préférable que l'action se déroule dans le cadre prévu au départ (1), sans doute plus vague que dans la version de Ferrier (qui revient quelque peu à la pièce de Meilhac et Halévy *Le réveillon*, source du livret). On retrouve

donc dans le spectacle de l'Opéra Comique une farce de Falke assez concoctée et manipulatrice (il est à l'origine des lettres reçues par Adèle et Rosalinde) et Orlofsky redevient un personnage pour le moins énigmatique, voire inquiétant. On le dénote à sa violence lorsqu'il brise un verre, à la fin de son air. Du point de vue de la versification et des registres de langue, la nouvelle édition « modernise » (pour faire court) la version Ferrier, dont l'intérêt est par ailleurs réaffirmé dans les notes d'intention du programme de salle.

Mise en scène

Dans la mise en scène d'Ivan Alexandre, l'acte I se passe dans une habitation moderne de la bonne bourgeoisie (meublée tout de même sommairement) avec des personnages on ne peut plus crédibles, comme dans une pièce de Yasmina Reza. Le juste équilibre est trouvé entre le réalisme (table à repasser) et la vie tourbillonnante de cette famille bousculée par les événements. Le bal de l'acte II s'ouvre sur les loges d'avant-scène, puis se focalise sur un décor plus resserré qui représente crûment des cabinets particuliers où se nouent des passes. L'acte va bon train, jusqu'à la fausse panne d'électricité qui plonge dans le noir la scène du « Duidu » (l'hymne à la « fraternité » peut s'y faire transgressif en toute tranquillité). L'incident est commenté dans une intervention de Jérôme Deschamps,

le directeur de l'Opéra-Comique, qui adopte un ton gaullien héroï-comique qui réjouit les spectateurs invités à sa suite à profiter l'entracte. La coupure prévue à ce moment du spectacle est censée permettre les changements à vue des décors entre les actes (montrer ce qu'habituellement on cache), mais qui, reconnaissons-le, ne constitue tout de même pas un clou. Le sens est clair : en changeant de lieu, on ne change pas de personnages, ni d'univers mental, d'autant plus que le temps fictif de l'action ne fait qu'une bouchée de la fameuse unité de temps. Le finale de l'acte II, après l'entracte par conséquent, commence par les « attractions » traditionnelles : le public n'a pas eu droit à un Charles Aznavour dirigé par Plácido Domingo (comme en 1983 à Londres), mais à une réjouissante parodie de Cecilia Bartoli par Orlofsky interprétée par le contre-ténor Kangmin Justin King, et à un numéro de poupée genre boîte à musique plus banal. L'acte de la prison reste relativement classique avec le monologue de Frosch plutôt convenu (mais Jérôme Deschamps vient de lui voler la vedette) et une fin d'ouvrage sans surprise. Nous a été tout de même épargnée la disparition du décor devenu un cliché dans les dramaturgies actuelles, mais pas l'emblème animalier somme toute facile, mais accrocheur.

Cette mise en scène sans présupposé idéologique (si ce n'est l'évocation archi traitée de la société décadente) est extrêmement vivante.



Il y a 45 ans... à l'Opéra-Comique

Il y a 45 ans, le 20 février 1969, *La Chauve-Souris* entrait au répertoire de l'Opéra-Comique. Il s'agissait bien sûr de la version française de Paul Ferrier. La distribution réunissait Andrée Esposito (Caroline), Anne-Marie Sanial (Arlette), Georgette Rispal (Flora), Remy Corazza (Gaillardin), Michel Roux (Tourillon), Jean-Christophe Benoît (Duparquet), Bernard Muracciole (Alfred), Michel Llado (Orlowsky). L'orchestre était dirigé par un jeune chef d'orchestre appelé à faire parler de lui : Jean-Claude Casadesu.

Dans les semaines qui suivirent eurent lieu un certain nombre d'alternances. Andrée Esposito laissait ainsi sa place à Ariel Daunizeau et Eva Barthélémy. Christiane Harbell chantait Arlette. Gaillardin était interprété aussi bien par un baryton que par un ténor. C'est ainsi que Bernard Sinclair faisait ses débuts à l'Opéra-Comique lors de plusieurs représentations ; Michel Trempont était également affiché, tout comme le ténor Robert Andréozzi. On programmat de même Claude Calès dans Duparquet, Michel Cadiou dans Alfred. C'est à Michel Llado, un baryton habitué à Ange Pitou ou Pelleas, et non à un mezzo, que fut donné le rôle du Prince Orłowski.

D'autres noms apparurent lors de la saison suivante (69-70) : Monique de Pondeau, Liliane Berton, Mady Mesplé (de Mesplé à Sabine Devieille quelle belle filiation !), Claude Méloni, Yves Bisson, André Dran, André Mallabrera...

Dans la revue L'entr'acte du 16 mars 1969, Stéphane Wolff, son directeur, se réjouit de cette politique qui venait de faire reprendre également à l'Opéra-Comique *La fille de madame Angot* de Lecocq. On ne résiste pas au plaisir de citer la fin de son alerte chronique : «*Et le public ? Certes le soir de la Générale officielle, il y eut quelques bien-pensants pour faire la moue. Ils la faisaient d'ailleurs dans les couloirs, car dans la salle, de leurs places, ils riaient comme les autres. Les autres étant le bon public, celui qui vient au théâtre pour se distraire et se détendre. Celui-ci, nombreux et intéressé, s'est montré des plus satisfaits.* »

D. R.

finement élaborée et entièrement mise au service de la brillante nouvelle édition de l'œuvre.

Distribution

Le jour de notre venue deux changements de distribution sont intervenus, mais dans les grandes Maisons, on sait faire des miracles. Philippe Talbot qui remplaçait Frédéric Antoun a non seulement chanté Alfred avec aisance,

mais, conformément à la mise en scène, il a égrené quelques tubes d'opéras représentés à Favart (et même du Mariano) où plusieurs facettes de sa voix ont trouvé avantage. Jodie Devos, une jeune « académicienne » de l'Opéra Comique, a, au pied levé, en remplacement de Sabine Devieille souffrante, interprété une Adèle qui lui a valu de bout en bout du spectacle de véritables ovations du public, qui récompensaient la performance, mais aussi les qualités intrinsèques. Le style, le volume, les notes aiguës, tout y était.

Le reste de la distribution est exceptionnel, avec deux de nos meilleurs barytons français. On ne doutait pas que Stéphane Degout serait superbe de phrasé et de mordant, même si le rôle constitue pour lui au niveau de la comédie un emploi inhabituel. Il n'empêche, le comédien ne s'en laisse pas conter. Quant à Florian Sempey, on ne cesse de voir cet artiste monter au firmament des grandes voix de demain. La ligne de chant se plie à toutes les intentions du texte, non seulement dans son duo avec Eisenstein, mais aussi dans sa grande valse lente de l'acte II, où un interprète a rarement paru aussi éloquent, Chiara Skerath se situe dans la tradition des Rosalinde chanteuses de « grand lyrique », avec un art vibrant et intense. Franck Leguérinel en directeur de prison fait toujours de l'excellent théâtre chanté. Christophe Mortagne est l'interprète remarqué d'un Maître Miro d'une très belle maîtrise vocale, quasi-virtuose.

La partition n'a guère de secrets pour Marc Minkowski, qui sait ce que la musique viennoise a à nous dire (il garde pourtant un sou-

venir fort contrasté de certaines soirées salzbourgeoises !), même si son orchestre paraît parfois jouer un peu par masses (Offenbach n'est pas si loin !). Mais finalement le théâtre y trouve son compte, ce qui est l'essentiel. Cette *Chauve-Souris* marquera indiscutablement un moment très fort de l'ère Deschamps à Favart.

Didier Roumillac
(28 décembre 2014)

(1) « *L'action se déroule dans une ville d'eau, à proximité d'une grande ville.* »

La Chauve-Souris

Chiara Skerath (Rosalinde), Sabine Devieille, remplacée par Jodie Devos le 28/12 (Adèle), Jodie Devos, remplacée par Anne-Marine Suire le 28/12 (Ida), Stéphane Degout (Gabriel von Eisenstein), Frédéric Antoun, puis Philippe Talbot (Alfred), Florian Sempey (Maître Falke), Frank Leguérinel (Frank), Kangmin Justin Kim (Prince Orłowski), Christophe Mortagne (Maître Miro), Atmen Kelif (Frosch) ; direction musicale : Marc Minkowski ; mise en scène : Ivan Alexandre ; nouvelle version française : Pascal Paul-Harang ; décors : Antoine Fontaine ; costumes : Jean-Daniel Vuillermoz ; lumières : Hervé Gary ; chorégraphie : Delphine Beaulieu ; orchestre et chœurs : Musiciens du [Louvre](#) Grenoble. (6 représentations)



« *La Chauve-souris* » salle Favart : Chiara Skerath (Rosalinde), Stéphane Degout (Gabriel von Eisenstein), Sabine Devieille (Adèle) (photo Pierre Grobois)